



VLADIMIR
JANKÉLÉVITCH

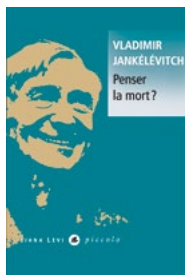
Penser
la mort?

LIANA LEVI



piccolo

Penser la mort?



«Pour ne pas penser à la mort, un seul remède : écrire un livre sur la mort. [...] L'humour est la revanche de l'homme sur le mystère du destin... Dans la solitude et la dérégulation, il nous reste cette dernière arme. » Dans ces entretiens devenus introuvables, et dont un est inédit, les thèmes de l'éthique médicale et de l'euthanasie côtoient des réflexions plus personnelles, faisant entendre la voix de ce grand philosophe.

VLADIMIR JANKÉLÉVITCH (1903-1985) a longtemps occupé la chaire de philosophie morale à la Sorbonne tout en se consacrant à l'écriture de nombreux ouvrages de philosophie et de musique. On lui doit, entre autres, *Henri Bergson*, *La Mort*, *L'Ironie*, *Traité des vertus*, *L'Irréversible* et *la Nostalgie*, *Le Je-ne-sais-quoi* et *le Presque-rien*.

« La voix vive, chaleureuse et humble de ce maître de sagesse ne cesse de réjouir l'intelligence. » *Le Monde*

« Une épreuve de sagesse et de finitude, servie par l'éloquence d'un des plus beaux "causeurs" de la tradition philosophique. » *Le Figaro*

Vladimir Jankélévitch

Penser la mort ?

*Avant-propos et direction éditoriale
de Françoise Schwab*

LIANA LEVI  *piccola*

Avant-propos

Peut-on penser l'impensable, la mort ?

Vladimir Jankélévitch souhaita répondre à cette question en 1966 avec un livre intitulé *La Mort* et il précisa : « Je ne pense absolument jamais à la mort. Et au cas où vous y penseriez, je vous recommande de faire comme moi, d'écrire un livre sur la mort [...] d'en faire un problème [...] elle est le problème par excellence et même en un sens le seul¹ ! » Cet ouvrage suscita quelques entretiens où la possibilité lui fut offerte de s'exprimer longuement sur les motivations profondes de son interrogation.

Au cours d'un travail bibliographique récent, effectué dans le cadre de la préparation d'une publication de ses œuvres complètes, je fus amenée à relire ces entretiens peu connus,

1. Entretiens, France-Culture, 8 juin 1985, documents de l'INA ; repris dans Guy Suarès, *Vladimir Jankélévitch, Qui suis-je ?* La Manufacture, Lyon, 1986.

introuvables, et, pour l'un d'entre eux, inédit; il m'apparut intéressant de les réunir car ils sont un témoignage qui nous éclaire, au rythme du langage parlé, sur les sentiments personnels et les choix éthiques de l'auteur.

Les quatre textes choisis se placent dans des perspectives différentes et abordent les multiples facettes de la question.

Dans le premier texte, Vladimir Jankélévitch cerne les contours de cet instant irrévocable qu'est l'instant mortel; l'expérience première que revêt la mort d'un proche, la mort de l'autre en général et l'incertitude quasi métaphysique que chacun ressent devant la sienne. Car, nous dit-il, «c'est comme si nous réservions superbement la mort aux gens qui passent dans la rue. C'est cela la tricherie essentielle, appliquer la mort aux autres par un report perpétuel et un ajournement». Il illustre ce propos par les paroles de Jacques Madaule: «Je sais que je mourrai, mais je ne le crois pas¹.» Et il nous livre parallèlement son sentiment sur le vieillissement, sur les moments poignants que sont les derniers instants du condamné à mort, sur le «non-sens [de la mort] qui donne un sens [à la

1. Entretiens: «L'irrévocable», *infra*, et France-Culture, *op. cit.*

vie] en niant ce sens», ou sur le mystère insondable de notre passage sur terre.

En écho, le deuxième entretien reprend la question du sens de la vie *sub specie aeternitatis*, en explicitant le rôle du sentiment religieux dans les sociétés primitives et dans les sociétés évoluées, puis l'attitude de l'incroyant face à la mort. Il nous offre l'exercice acrobatique, passionnant, d'une pensée qui, ne pouvant faire acception de la mort, s'en approche au plus près, «tel le papillon de la flamme d'une bougie, quitte à se brûler les ailes¹». La recherche des extrêmes, des cas-limites, des moments aigus «où il s'agit de penser tout ce qu'il y a de pensable dans "l'impensable"», le fascine tout particulièrement. N'est-il pas le philosophe du «presque», du «presque-rien»? Comment envisager consolation, survie... Il s'ingénie à répondre à nos interrogations anxieuses face à ce qu'il nomme joliment «la gaffe suprême de l'existence», moment précis «où le coup d'éclat du gaffeur, de l'enfant terrible ou de la mort crée de prime abord un grand désarroi dans le monde des apparences décentes²». Plus de masque, de mascarade ou

1. *La Mort*, Paris, Flammarion, 1966.

2. *Le Je-ne-sais-quoi et le Presque-rien*. Tome II: *Le Malentendu*, Paris, Le Seuil, p. 232.

de malentendu, la grande simplification annule toute vanité et l'homme cherche apaisement ou consolation. «L'olive mûre, dit Marc Aurèle, tombe en bénissant la terre qui l'a portée, en rendant grâces à l'arbre qui l'a fait croître. Mais pourquoi sommes-nous si peu convaincus par cette gratitude de l'olive? Pourquoi toutes ces consolations sont-elles si peu consolantes¹?»

Dans le troisième entretien, l'euthanasie suscite des réflexions, neuves, courageuses, résolument engagées sans être dogmatiques. Il n'est pas déplacé de prendre en considération, de nos jours, l'instauration d'une nouvelle approche philosophique et morale au regard des données récentes de la science (manipulations génétiques, définition du code génétique, transplantations d'organes...) Et alors, «ce qui est angoissant n'est pas l'ordre une fois installé mais le fait que cet ordre soit tout autre», souligne-t-il souvent.

Pour finir, le dernier entretien fait place au scandale de la disparition décliné dans le temps, la société, l'histoire. La banalisation de la mort, familière au Moyen Âge, fait place de nos jours à l'angoisse métaphysique et atteint une gravité plus grande encore. «L'homme est ramené par sa

1. *La Mort*, p. 355.

peur fondamentale à son destin fondamental¹.» Vladimir Jankélévitch nous offre de profondes digressions sur les conduites de l'homme face à la mort: actes religieux, fanatisme, violence verbale et physique... leur actualité est flagrante. Même si toujours «le Non de la mort met le point final à nos dissertations et glace de stupeur notre langage²».

Ainsi ces entretiens répondent à nos peurs, nos anxiétés, nos angoisses, liées à ce qu'il nomme «le mouvement du rien vers le nulle part». Ils respectent la volonté de «ne pas soustraire la mort au néant» mais de «laisser ouverte la porte sur le mystère de “l'avoir-été”, “d'avoir vécu”». Les mots inscrits sur les murs de sa résidence, quai aux Fleurs, mieux que tous autres, illustrent les propos de *Penser la mort*?: «Celui qui a été ne peut plus désormais ne pas avoir été: désormais ce fait mystérieux et profondément obscur d'avoir vécu est son viatique pour l'éternité³.» Car le presque-rien de la renommée posthume ne peut effacer la trace des mots...

Françoise Schwab

1. «Les philosophes et l'angoisse», *Revue de synthèse*, n° 66, Paris, 1949, p. 85.

2. *La Mort*, p. 80.

3. *L'Irréversible et la Nostalgie*, Flammarion, Paris, 1983, p. 275.

L'irrévocable

Entretien avec Daniel Diné

La mort permet-elle que l'on philosophe sur elle ?

Beaucoup de mes collègues vous diront que la mort n'est pas un problème philosophique. Spinoza dit lui-même que c'est malsain et un peu pervers, que la sagesse n'est pas la méditation de la mort mais la méditation de la vie. Beaucoup de mes amis marxistes à qui je disais que je voulais faire un livre sur la mort me répondaient : « Vraiment, vous n'avez rien trouvé d'autre, en 1966, alors qu'on va dans la lune, qu'il y a tant de choses passionnantes. » Il y en a pourtant un qui m'a dit : « Oui, bien sûr, tout le monde a perdu quelqu'un... » La philosophie, c'est cela, faire des choses qui ne sont pas tellement utiles.

Pourtant, la mort est un phénomène social ?

C'est un phénomène démographique, médical et, dans ce cas, la mort est la chose la plus banale du monde. Elle est aussi la tragédie personnelle, unique en son genre, incomparable, pour celui qui a perdu son enfant, sa femme, ses parents, etc. Il y a donc un contraste entre l'unicité d'un malheur qui fait perdre le goût de vivre, et l'insignifiance de l'accident... Pour le médecin, la mort devient très rapidement quelque chose de banal. Un mort est vite remplacé. La vie bouche les trous au fur et à mesure. Tout le monde est remplaçable. Quelqu'un disparaît, un autre occupe la place. C'est la mort à la troisième personne, la mort de n'importe qui, un passant frappé d'embolie... C'est la mort sans mystère. Au total, non seulement il n'y a pas de diminution dans la quantité d'êtres humains, mais au contraire l'humanité prospère et foisonne. Il y a de plus en plus d'hommes. Les tragédies individuelles ne nuisent aucunement au genre humain. Il y aura je ne sais combien de milliards d'êtres humains en l'an 2000. Le genre humain se porte bien, malgré Auschwitz. En ce qui concerne la mort à la première personne, c'est-à-dire la mienne, eh bien, je ne peux plus en parler puisque c'est ma mort. J'emporte mon secret, si secret il y a, dans

la tombe. Il reste la mort à la deuxième personne, la mort du proche, qui est l'expérience philosophique privilégiée parce qu'elle est tangente aux deux autres. Elle ressemble le plus à la mienne sans être la mienne, et sans être non plus la mort impersonnelle et anonyme du phénomène social. C'est un autre que moi, alors je survivrai. Je peux le voir mourir. Je le vois mort. C'est un autre que moi et, en même temps, c'est ce qui me touche de plus près. Au-delà, ce serait ma mort, à moi. La philosophie de la mort est faite pour nous par le proche qui est à nos côtés. C'est une expérience que personne ne cherche, mais enfin tout le monde l'a faite un jour ou l'autre, malgré soi. Cette mort a une autre importance, parce que, quand disparaissent vos parents, disparaît la dernière barrière biologique. Après, c'est votre tour. Ce qui n'est pas une idée très plaisante...

Le Non de la mort et le Oui de la naissance peuvent-ils être comparés ?

On les compare, parce que l'on se donne la vie humaine comme une grande ligne entre deux extrémités. L'une est à gauche, l'autre est à droite. C'est un mythe de symétrie, un mythe spatial, de même que la pendule est entre les deux

candélabres dans une garniture de cheminée. Mais la vie, c'est le temps. Le temps ne peut pas être étalé dans l'espace. L'un est vécu d'abord, l'autre est vécu ensuite. Quand la mort est donnée, la naissance est depuis longtemps révolue. Quand la naissance se produit, la mort est un lointain avenir encore inexistant. Par conséquent, la mort et la naissance ne sont pas symétriques. La symétrie est spatiale. Elle n'est pas temporelle. Ce sont deux choses incomparables. Maintenant, on a le droit d'en parler. La vie humaine commence par la naissance et finit par la mort. Entre ces deux choses, il n'y a rien de commun. Elles ne sont jamais données ensemble dans une expérience simultanée. Et si on les compare, bien qu'elles soient incomparables, c'est pour dire que cela change du tout au tout, puisque dans la naissance le néant est avant, tandis que dans la mort il est après. Le fait que dans le commencement le néant soit avant et que l'avenir représente une longue promesse d'être, le fait que dans la mort, au contraire, ce qui est avant soit un long passé et que le néant soit après, cela change tout. Pour cette raison même, on ne peut absolument pas les comparer. À cet égard, on ne les compare que pour faire comprendre ceci : la mort est d'un tout autre ordre ; la mort n'est pas une naissance à l'envers, ni la naissance une mort à l'endroit.

Pas plus, d'ailleurs, que le passé n'est un futur à l'envers ou le futur un passé à l'endroit. Le passé et le futur ne sont pas d'un côté et de l'autre du présent. Je vis dans un présent continu. Gare aux mythes de symétrie ! Enfin, il est peut-être utile, pour fixer les idées, d'en parler.

La mort est non seulement l'inconcevable, mais encore l'invivable. Elle est ce qui nihilise la vie. Pourquoi, dès lors, l'arc de la vie se trouve-t-il tendu par la mort ?

La réponse est compliquée ou, comme on dirait aujourd'hui, dialectique. C'est le rôle dialectique de l'antithèse. Bergson dit curieusement, mais très profondément d'ailleurs, que l'œil est bien entendu l'organe de la vision, puisque sans les yeux on ne verrait pas, mais en un autre sens, il est l'obstacle à la vision. Il ne dit pas que si nous n'avions pas d'yeux, nous verrions encore bien mieux, mais que l'œil est une limitation de la vision. Avoir des yeux, c'est voir mais c'est en même temps *ne voir que*. La vision a une portée, un champ limité. Il y a des choses qui sont invisibles au-delà de l'horizon. Par conséquent, l'œil n'est pas seulement un moyen de voir, il est aussi un empêchement de voir. Mais cela est vrai de tout. Du corps par lequel je

suis présent ici, par lequel je m'exprime, j'existe, je vis, mais qui en même temps m'empêche d'être ailleurs, me met à la merci des maladies, de toutes les misères dont le corps est la source. Du langage par lequel je m'exprime et en même temps par lequel je me démens, ma pensée étant toujours en deçà ou au-delà, en retrait, autre que les mots dont je me sers. En un sens, le langage est un empêchement de s'exprimer, mais l'homme ne peut s'exprimer que parce qu'il est empêché de s'exprimer. C'est l'empêchement de s'exprimer qui est le moyen de s'exprimer, parce que nous sommes des hommes. Eh bien, il en est de même pour la mort. La mort, non seulement nous empêche de vivre, limite la vie, et puis un beau jour l'écourte, mais en même temps nous comprenons bien que sans la mort l'homme ne serait même pas un homme, que c'est la présence latente de cette mort qui fait les grandes existences, qui leur donne leur ferveur, leur ardeur, leur tonus. On peut donc dire que ce qui ne meurt pas ne vit pas. Alors je préfère encore être ce que je suis, condamné à quelques décennies, mais enfin avoir vécu...

Chaque seconde nous rapproche de la mort, nous vieillissons. Qu'est-ce que c'est que vieillir ?

Le vieillissement englobe deux choses qui ne sont pas absolument liées l'une à l'autre. C'est l'irréversibilité du devenir qui est le pathos fondamental de l'existence, qui est à la source des regrets, des chants les plus beaux, de la poésie la plus touchante, la plus poignante. Mais cela ne suffit pas, parce que le devenir pourrait être irréversible, aller toujours dans le même sens, sans jamais retourner sur ses pas, et se renouveler continuellement. Il faut donc autre chose. Eh bien, il y a le devenir, l'usure qualitative qui fait que chaque existence possède un certain rythme qui vient en gros de la longévité moyenne de l'espèce. L'homme a un tonus vital accordé pour une vie qui durera en moyenne soixante-quinze à quatre-vingts ans. Je suppose qu'un chat ou un chien ont des rythmes de vie tout à fait différents des nôtres. Si nous vivions sur une autre planète, où l'année serait plus courte ou bien plus longue, nos rythmes, nos affaires, la nuit de sommeil, la journée de travail, nos rythmes vitaux seraient totalement différents. Je crois que notre vie humaine, telle que nous la connaissons, et tout ce qui la compose sont accordés sur une certaine durée moyenne. L'économie de ma journée, notre conversation, tout cela est accordé sur ce rythme-là. Bien sûr, les hommes vieillissent plus

ou moins vite, selon l'état général du corps. Et puis le vieillissement n'est pas régulier. Il y a des rebroussements. Il y a une entropie naturelle, qualitative du devenir humain. Bien entendu, la vocation de l'homme, comme le dit Edgard Morin¹, est d'allonger de plus en plus la vie humaine. Elle est du reste notablement allongée. Remarquez d'ailleurs que l'allongement moyen de la vie humaine a déjà modifié nos sentiments, notre style de vie, nos rapports avec les femmes. Chacun sait qu'une femme de trente ans, chez Balzac, est une vieille femme. Aujourd'hui, c'est une toute jeune femme, toute pimpante. C'est un rythme qui est différent. Et ces rythmes s'allongeront sans cesse. Mais il n'en est pas moins vrai que, à chaque époque donnée, la vie sera tout de même finie. La vie ne sera jamais infinie. *A priori*, elle ne peut pas l'être. Pour chaque génération donnée, dans l'état actuel des mœurs, des pouvoirs de la médecine, de la longévité moyenne, eh bien il y a un rythme qui est propre à l'existence et qui vient de ce vieillissement inévitable, qui est un vieillissement métaphysique. D'abord je ne peux pas ne pas avoir des souvenirs de plus en plus nombreux, une tranche de vie derrière

1. Edgar Morin, *L'Homme et la mort dans l'histoire*, Corrèa.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e
Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

© 1994, Liana Levi

Couverture: D. Hoch
Photo: © Collection privée

Cette édition électronique du livre *Penser la mort ?* de Vladimir
Jankélévitch
a été réalisée en février 2024 par Atlant'Communication.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 979-10-349-0898-1)
ISBN ePDF : 979-10-349-0900-1